

*In Memoriam*  
**Marie-Hélène Dasté**  
*(1902-1994)*

par

JEAN CLAUDE

Le 2 décembre 1902 à Lyngby au Danemark naissait une petite fille prénommée Marie-Hélène et qui fut bien vite appelée Maïène. Le 1<sup>er</sup> septembre 1994, la chère Maïène était inhumée au cimetière de Pernand-Vergelesses, portée par ses petits-fils. Comme en 1949 pour Jacques Copeau se pressaient autour de sa famille de nombreux amis : personnalités du monde artistique et habitants du village de Pernand réunis dans une même tristesse, désireux de rendre hommage à une longue vie passionnante et passionnée, tout entière consacrée au théâtre et au souvenir de son illustre père.

Le théâtre, Marie-Hélène Copeau l'avait découvert tout enfant, par exemple au Limon au cours de l'été 1913 quand, cachés derrière les fenêtres, les enfants Copeau surprenaient ravis les jeux des « grands » au fond du jardin, jeux mystérieux, jeux sérieux : l'intuition du mystère et de la gravité de cet art dont plus tard elle percera toute la richesse et tous les secrets. Comédienne, sa véritable carrière débutera non pas à Paris, encore qu'elle ait fréquenté assidûment l'école du Vieux Colombier, mais en Bourgogne avec les Copiaus. Elle y fera ses débuts d'actrice sur les tréteaux que les fidèles de Copeau, qui avaient suivi « le Patron » dans sa retraite, dressaient sur les places des villages autour de Pernand. Revenue à Paris en 1930, avec la Compagnie des Quinze, elle jouera avec succès les rôles écrits pour elle par André Obey. Elle ne cessera ensuite de travailler avec les plus grands : Charles Dullin, Louis Jouvet, Gaston Baty,

Jean-Louis Barrault dont elle rejoint la compagnie dès sa création en 1946 et à laquelle elle restera attachée plus de trente années. (Elle était la Reine dans *Hamlet* et la laveuse dans l'adaptation du *Procès* de Kafka.) À la scène, elle imposait sa longue et fine silhouette, son beau visage au regard lumineux encadré de longs cheveux, et tout autant sa riche vie intérieure. Elle était restée telle qu'elle apparaissait à un critique en 1941 : « grande, sculpturale et belle, de cette beauté grave et frémissante où se reflète une âme ». Il ne faudrait pas oublier non plus ses apparitions au cinéma et plus tard à la télévision. Beaucoup se souviennent de sa forte composition dans *L'Assassinat du Père Noël* de Christian-Jaque en 1941 où elle incarnait une étrange et hallucinante figure de folle, « excellente de tous points », écrira Gide à son père.

Marie-Hélène Dasté n'était pas seulement comédienne. Elle était habile à remplir toutes les tâches que requièrent les représentations théâtrales. Dès 1922, elle avait dessiné les costumes de *Saül* dont Gide s'était montré très satisfait. Elle mettra souvent son talent au service de la réalisation de costumes, d'accessoires, et aussi de masques, travail où elle excellait. Ainsi, parmi ses réalisations remarquées, le *Richard III* monté par Dullin où elle jouait aussi le rôle de Lady Anne, ou *L'Orestie* présentée en 1955 par Jean-Louis Barrault au Marigny. Les maquettes qu'elle dessinait pour les costumes avaient ceci de remarquable qu'elle savait esquisser d'un même trait l'expression des personnages qui devaient les porter.

Dévouée au théâtre, Marie-Hélène Dasté l'a été tout autant à l'œuvre de son père qu'elle a contribué à faire connaître, à faire redécouvrir. En 1972, aidée de la regrettée Anne Gruner-Schlumberger, elle avait créé l'Association des Amis de Jacques Copeau. Avec opiniâtreté, elle est parvenue à faire inscrire la demeure de Pernand l'inventaire des Monuments historiques, non pour en faire un musée figé dans le regret du passé mais un centre vivant, accueillant chercheurs et hommes de théâtre, cadre depuis 1989, tous les deux ans, de « Rencontres Jacques Copeau » qu'anime sa fille Catherine. Après bien des démarches, après bien des oscillations entre espoir et découragement, elle a eu la joie de connaître la réouverture du Vieux Colombier, redevenu lieu de théâtre et confié à la Comédie-Française. Enfin, pendant plus de vingt ans, aidée de sa cousine Suzanne Maistre-Saint-Denis, elle s'est consacrée à la publication des écrits de son père, ce qui nous vaut la passionnante série des *Registres* de Copeau, pour laquelle elle n'a ménagé ni son temps ni sa peine. Elle avait pu encore mener à bien la préparation du cinquième volume : *Les Registres du Vieux Colombier III, 1919-1924*, paru au printemps 1993. Il en restait deux à paraître : sur le retour en Bourgogne et sur l'École du

Vieux Colombier. Il reviendra à notre ami Claude Sicard de poursuivre cette tâche. Sans doute Marie-Hélène Dasté s'est-elle éteinte avec la satisfaction de savoir que ce qu'elle avait entrepris sera poursuivi après son départ.

Nul doute que les gidiens se sentent peinés par cette disparition. Marie-Hélène Dasté avait connu Gide dès son enfance. Elle avait confié à deux reprises ses souvenirs à notre revue (*BAAG* n° 50, avril 1982, et n° 74-75, avril-juillet 1987), notamment ses souvenirs d'enfance à Cuverville, souvenirs d'une fraîcheur intacte où elle retrouvait à les revivre l'espièglerie de la petite fille qu'elle avait été. Certains se souviennent aussi de la visite que nous avons organisée à Pernand à l'occasion de la sortie de l'édition de la *Correspondance André Gide-Jacques Copeau* : magnifique journée ensoleillée de juin 1989, où sur la terrasse de la demeure, au milieu des vignobles, Maiène évoqua pour nous maints souvenirs de ses rencontres avec Gide. Tout grand homme qu'elle le considérait, il n'était pas pour elle « le Contemporain capital ». Il était « Oncle André », et plus encore « Cher ami ». Elle avait pour lui une affection respectueuse indissociable de la tendresse qu'elle portait à « Tante Madeleine ». Cette affection, Gide la lui rendait bien, ainsi eu le rapportent plusieurs témoignages ou allusions dans la correspondance Gide-Copeau, dans le *Journal de Copeau* ou dans *Les Cahiers de la petite Dame*.

Une grande dame s'en est allée. Nous l'aimions beaucoup. Nous l'aimions pour sa générosité, pour sa faculté de s'émerveiller, pour sa curiosité toujours en éveil. Nous l'aimions pour son intelligence toute d'intuition, pour la vivacité de ses réactions, pour son beau rire. Les chercheurs qu'elle a reçus à Saint-Cloud et à Pernand, qu'elle a aidés et conseillés, savent le prix de l'accueil qu'elle leur réservait. Toujours disponible à toute demande, à toute sollicitation, elle mettait à leur disposition, avec une absolue confiance, le plus possible de documents, fussent-ils précieux.

Nous voudrions dire à Catherine Dasté combien l'admiration que nous avons pour sa mère restera vivace. Qu'elle sache que nos pensées émues vont vers elle et ses fils, que nous partageons son double deuil, puisque six semaines seulement après le départ de sa mère, Jean Dasté nous a quittés, lui pour qui aussi le théâtre était toute sa vie. Qu'elle puise dans le réconfort que lui apportent ses amis, — et nous sommes de ceux-là, — la force de poursuivre l'œuvre de Maiène : faire de Pernand un lieu de rencontres et d'amitié ; et qu'on lui en donne les moyens, ces moyens pour l'obtention desquels sa mère a toujours dû lutter.